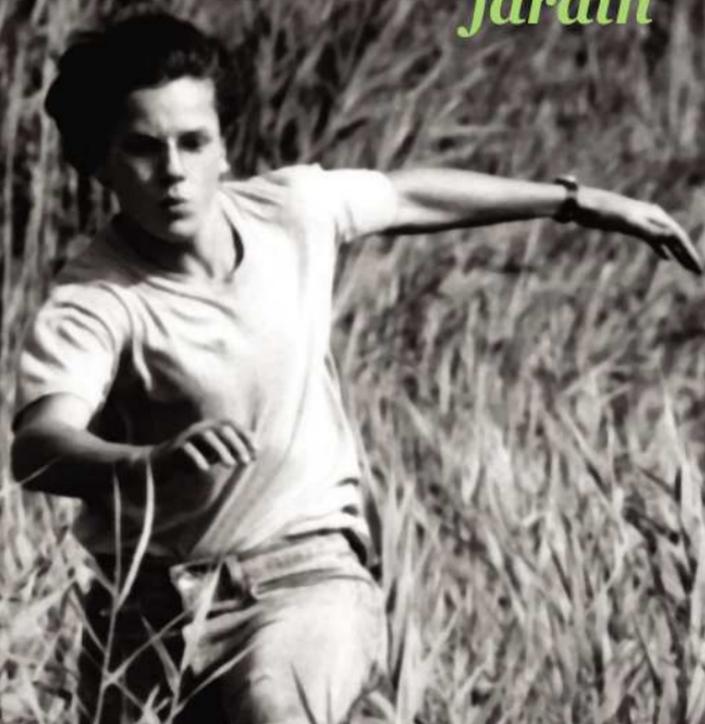


**Xavier-
Laurent Petit**
*L'homme du
jardin*



Le livre

Une fois encore, Mélie est seule dans la grande maison. Elle attend le retour de son père, médecin de garde aux urgences de l'hôpital un week-end par mois.

Mélie déteste cette vieille maison qui craque, grince et gémit de partout. Elle a horreur d'être seule. Elle est fatiguée d'être grosse. Elle ne sait pas quoi faire d'autre, pour vaincre ses angoisses, que d'allumer à fond tout ce qui peut meubler son silence, la chaîne hi-fi, la télévision, la radio. Elle ne trouve rien de mieux, pour se vider la tête, que de se remplir le ventre avec un tas de cochonneries. Ensuite, elle dort mal en rêvant qu'elle est belle, mince et aventureuse, par exemple : Florence Arthaud. Et puis elle se réveille, seule, grosse et malheureuse, et tout recommence. Sauf ce matin-là.

Ce matin, il y a un corps étendu dans l'herbe du jardin. Un inconnu. Quand elle s'approche, il souffle son prénom : Mélie.

Alors, aventureuse, oui, ce matin, il va falloir que Mélie le soit pour de vrai.

« La plume de Xavier-Laurent Petit est impeccable, l'alternance entre dialogue et réflexion intérieure renforce la sensation d'urgence du texte, nous poussant à lire de plus en plus vite. »

Blog Délivrer des livres

L'auteur

[Xavier-Laurent Petit](#) est né en 1956. Après des études de philosophie, il devient instituteur puis directeur d'école,

mais reste avant tout un passionné de lecture. Une passion qui le conduit à franchir le pas de l'écriture en 1994, avec deux romans policiers publiés chez Critérion. Il entre à *l'école des loisirs* avec *Ma tête à moi* qui obtient le prix Sorcières en 1996. Suivent d'autres romans pour la jeunesse, le plus souvent ancrés dans l'actualité.

Xavier-Laurent Petit

L'homme du jardin

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À Raphaël

Si je suis grosse, c'est à cause des nuits.

Oh, bien sûr, Papiel n'en parle jamais ! Il trouve d'autres mots : boulotte, ronde, épanouie... Il en a toute une collection à sa disposition, comme s'il cherchait à déguiser la réalité.

La réalité, c'est que pendant la journée, je me force à ne presque pas manger, en prévision des quantités invraisemblables que j'ingurgite le soir.

Quand je me retrouve toute seule dans cette grande maison que je déteste.

Quand Papiel part travailler à l'hôpital.

Quand la nuit tombe.

Quand je commence à avoir peur et qu'il ne me reste comme seule compagnie que Wikzz, mon chat.

Depuis que maman est morte en nous laissant seuls, Papiel, moi et Wikzz, mon cher père s'est mis en tête qu'il était bien préférable pour nous tous qu'il travaille la nuit. C'est lui qui m'a raconté ça ; moi, je n'avais pas deux ans. Je ne me souviens de rien.

– Tu comprends, Mélie (mon vrai nom, c'est Amélie, mais pour tout le monde, je suis « Mélie »), comme ça, je travaille quand tu dors, je dors quand tu travailles et lorsque tu reviens du collège, je suis totalement disponible pour toi.

Oui... Superprogramme !

– Et le mercredi, ma petite chérie, pense à tout ce qu'on peut faire tous les deux !

Possible ! Sauf que chaque soir, je redoute l'arrivée de cette saleté de petite phrase qui me tombe dessus comme un couperet :

– Bon, Mélie, j'y vais. Ton repas est au chaud dans la cuisine. Et surtout, ne pignoches pas trop...

C'est ça, « ne pignoches pas trop » ! Je ne pignoches pas, j'engloutis. C'est différent. Parce qu'il suffit que mon médecin de père quitte la maison pour que tous les bruits se réveillent. Les escaliers grincent, les branches craquent, les vitres crissent, les volets battent même sans un pet de vent. Et je ne parle pas de ce que j'entends dans le grenier. Ça mugit, ça coince et ça gémit dans tous les coins. Mais bien sûr, Papiel n'y croit pas un instant. Quand il est à la maison, les bruits se taisent.

– Tu te fais des illusions, ma petite chérie, tout ça c'est dans ta tête !

La petite chérie ne se fait aucune illusion, Papiel ! Cette baraque est pleine de trucs qui n'attendent que ton départ pour mener leur sarabande. Huit pièces ! Non mais tu te rends compte, on est trois (en comptant Wikzz) à vivre dans huit pièces ! Un vrai château ! Et je ne parle pas de ce jardin plein de buissons, de bêtes, de bruissements et d'arbres tout noirs.

C'est l'ancienne maison de grand-mère. Depuis qu'elle nous l'a léguée, on vit dans ce

grand bazar à courants d'air. Folie des grandeurs ! Tout se casse la figure : le toit, les gouttières, les cheminées, les murs... Des dizaines de tuiles fendues et des kilomètres de lézardes ! Dès qu'il pleut trois gouttes, on court comme des fous avec des seaux, des bassines et des serpillières pour éviter que les fuites ne traversent le plancher ! Et ça ne va pas en s'améliorant, parce que, côté bricolage, Papiel est résolument nul.

– Une chance qu'on ait cette maison, Mélie, sinon, je ne sais pas où nous habiterions.

Moi, je sais ! On habiterait comme tout le monde dans un appartement, avec des voisins devant, derrière, dessus, dessous et sur les côtés. Et je ne passerais pas mes nuits à crever de trouille. C'est aussi simple que ça !

Dès que Papiel part, c'est le branle-bas de combat ! Tout le monde sur le pont ! Lumière à tous les étages, dans toutes les pièces (sauf le grenier où je me refuse à mettre les pieds), j'allume la radio à fond, et puis la télé et, en prime, la musique. Ça te fait un de ces tintamarres, là-dedans ! Mais au moins je n'entends plus les

bruits. J'essaye de coincer Wikzz dans mes bras, mais il n'aime pas trop, c'est l'heure où il part en chasse.

Et je mange.

Le repas préparé par Papiel, bien sûr. (« Équilibré », comme il dit.) Et puis du chocolat, de la crème Mont-Blanc, des cacahouètes, des gâteaux, des bonbons, des chips, des crackers, du saucisson, du fromage... Tout y passe.

Je mange devant la télé, en zapping. Je suis la reine du zapping. Médaille d'or toutes catégories confondues. C'est bien simple, on ne voit même plus les chiffres inscrits sur la télécommande tellement ils sont usés. Je connais toutes les têtes, tous les présentateurs, toutes les animatrices, les horaires, les émissions, les pubs, les musiques. Tout ! Je connais tout.

Et parfois, malgré tout ce tapage, je m'endors.

En arrivant le matin, Papiel me retrouve sur le canapé, au milieu de mon déballage de musique, de dessins animés japonais et de gâteaux d'apéritif.

– Ma petite chérie, murmure-t-il, mais qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Pourquoi n'es-tu pas allée te coucher dans ta chambre ?

– Il y avait les bruits...

– Allons, tu sais bien que ce n'est pas vrai tout ça. Promets-moi de ne jamais recommencer. À ton âge, en pleine croissance, on a besoin de dormir pour de bon, dans un vrai lit.

– On a aussi besoin d'un père, le soir...

– Oh, Mélie, je t'en supplie, ne remets pas ça sur le tapis, veux-tu ! Je fais de mon mieux et ce n'est pas facile, crois-moi. Si je ne travaillais pas de nuit, on se verrait encore moins, et puis je serais moins payé. Ça aussi, ça compte !

– Oui, mais il n'y aurait pas les bruits, je n'aurais pas peur et je ne serais pas grosse.

– Mais voyons, Mélie ! Tu n'es pas grosse, qui t'a mis ces idées absurdes en tête ? Tu es seulement un peu...

Je lui pose la main sur la bouche.

– Chuuut, Papiel, je t'en supplie, laisse tes mots au placard...

Il se tait, me caresse les cheveux, et c'est le meilleur moment de la journée. Mais quand je pars au collège et qu'il me fait un petit au revoir derrière le carreau de la cuisine, je vois bien que tout ce que je peux dire, ça le travaille bien plus qu'il ne veut l'admettre.

Et puis il y a les week-ends où Papiel est de service à l'hôpital, pour ses chères urgences. Une fois par mois. Et là, du vendredi soir au lundi matin, rien ! Le vide ! L'apnée ! Soixante heures à passer seule, en tête à tête avec Wikzz. Deux jours et trois nuits qui se traînent comme des cauchemars, entre la trouille, la télé et le gavage, à attendre ses coups de téléphone.

– Mais pourquoi ne vas-tu pas un peu chez tes amies ? insiste-t-il. Ça te changerait les idées.

Ben voyons... Mon pauvre père, j'ai l'impression que tu as tout oublié de ta jeunesse.

Au collège, personne ne fait dans la dentelle, surtout pas avec les gros. C'était pareil de ton

temps, non ? Je me fais foutre de moi à longueur de semaine. J'ai tous les surnoms de la terre, et c'est encore « Bouboule » le plus poétique. Il y a aussi « Sumo », « Maouskosto », « Big Mama » et j'en passe... Le dernier en date c'est « Djumbo » ! Mais de tout ça, je ne t'en parle jamais. Pas la peine. Tu me sortiras une de ces phrases bien gentillettes dont tu as le secret : « Mais ma petite fille, qu'est-ce que tu vas chercher là ? Ce n'est pas vrai du tout, tu es un peu rondouillarde, peut-être, mais ça passera en grandissant... »

Et je ne te dis rien de ce que j'entends à la piscine, ou pendant les cours de gym, quand on fait du saut...

– Alors Bouboule, t'as mis les boosters ce coup-ci ?...

Moi, je rigole, parce que si t'es grosse et marrante, ça se passe mieux que si t'es grosse et sinistre. Mais tu sais, Papiel, tout ça, faut l'encaisser... C'est de la tristesse qui m'alourdit encore plus. Alors les copines... Je ne tiens pas trop à les revoir avec leurs fringues hypermoulantes, leurs petites cuisses de sauterelles et leur premier

soutien-gorge. Moi, ce qui pousse à l'emplacement de ma poitrine, ce ne sont jamais que des bourrelets supplémentaires...

Alors voilà, tes grands week-ends d'absence, je les passe seule, dans une sorte d'atmosphère cotonneuse, comme lorsqu'on a de la fièvre. Je les passe à guetter les moindres bruits, à bouffer devant la télé et à me réveiller en sursaut au milieu de la nuit, avec une envie folle de t'appeler et de te parler pendant des heures et des heures.

Et puis je m'invente des milliards de vies...

*

* *

On est le vendredi 9 octobre, il est 23 heures 56. Je te reverrai lundi matin, à 8 heures. Dans exactement deux jours, huit heures et quatre minutes. Je suis devenue experte dans ce genre de calcul. Quand j'allais à l'école et qu'on apprenait l'heure, j'allais plus vite que la maîtresse.

Ce soir, je ne savais pas encore très bien qui j'allais être pour m'aider à m'endormir. Pour

une fois, j'ai regardé la télé sans trop zapper. Il y avait une émission avec un grand reportage sur Florence Arthaud, toute seule sur son immense bateau, en pleine mer. Belle, musclée, bronzée... J'ai eu envie de partir avec elle. Très loin. Alors je vais peut-être m'endormir sur son bateau, avec le soleil, les vagues, le vent... Ce soir, je vais être belle comme Florence.

Une fois n'est pas coutume, j'éteins la télé et la radio mais, comme d'habitude, je laisse toutes les lumières allumées. C'est maintenant, le moment difficile. Quand tout plonge dans le silence. Parce que le silence, lui, il ne se tait pas. Il fourmille de bruits et de peurs. Vite, dans mon lit ! Wikzz ronronne à côté de moi, je ferme les yeux, une main sur son cou...

Passé une bonne nuit sans trop d'urgences, Papiel.

La mer est calme, avec juste ce qu'il faut de vent pour que le bateau file bien. Il fait chaud, le navire répond magnifiquement à chacun de mes gestes, avec ses grandes voiles déployées comme des ailes d'oiseaux. Quand je me sens comme

ça, je me trouve si bien, si belle... Sur toutes les radios du monde, on ne parle que de moi. Je suis en train de battre un record. Le record de la traversée en solitaire du Pacifique. Il y a eu des coups de chien, bien sûr, les quarantièmes rugissants, des creux effroyables, des vents à déchiqueter toute ma voile, mais là, maintenant, tout va bien... Mon fiancé m'attend à l'arrivée.

Et soudain, un craquement assourdissant ! L'horreur ! J'ai dû heurter une épave, un écueil peut-être... Sur le plat-bord, la déchirure est énorme, l'eau s'engouffre à gros bouillons... Je suis perdue !

Je me dresse d'un bond, le cœur affolé, ruisselante de transpiration. Toutes les lampes de la maison sont restées allumées. Coup d'œil sur le réveil : quatre heures et demie. Il vient d'arriver quelque chose ! Je le sens ! Je le sais ! L'oreille tendue, je guette les moindres bruits. Rien... Juste l'imperceptible bruissement de la pluie contre les vitres. Wikzz a disparu.

Je devine une présence, ici, à quelques pas de moi, sinon, jamais je ne me serais réveillée aussi

brusquement... Dans le couloir. Peut-être derrière la porte. Recroquevillée contre le mur, je claque des dents. Une sale sueur me poisse les mains. Surtout, ne pas bouger... « Il » ne sait peut-être pas que je suis là. « Lui » aussi doit être à l'affût. Les minutes s'égrènent, infiniment lentes. J'attends. La trotteuse de mon réveil prend toujours un plaisir sadique à tourner moins vite quand j'ai peur.

Brusquement, couvrant à peine le crépitement de la pluie, un bruit de pas ! Dans le jardin ! Une branche brisée... J'ai distinctement entendu un craquement vers le grand sapin, là où on laisse toujours un gros tas de bois mort... J'étouffe un gémissement, la couverture pressée contre ma bouche. Je ferme les yeux. Des larmes ruissellent le long de mes joues. Je voudrais disparaître. Papiel ! Papiel ! Reviens vite !

Un minuscule miaulement perce la nuit. C'est Wikzz. Je le reconnaîtrais entre mille. Il ne miaule que lorsqu'il a faim ou peur. Et je lui ai donné à manger avant de me coucher...

Dehors, « ça » bouge... Très doucement. À petits pas.

On pourrait presque croire qu'il n'y a que le bruit des gouttes sur les feuilles, mais j'entends bien, moi, une imperceptible différence. Le crépitement de la pluie... La nuit... Tout paraît calme. Mais pourtant, quelqu'un guette dans l'obscurité. Je le devine, là, juste derrière ma fenêtre, à m'épier, à attendre la plus petite défaillance de ma part pour pénétrer dans la maison. Mon cœur cogne comme un fou. Mes muscles sont si crispés que j'ai mal à hurler. Mais aucun son ne sort de ma gorge. J'ai soif... Je suis brûlante. Papiel... Papiel...

Je n'entends plus rien. Que la pluie et le léger sifflement du vent au travers des branches du sapin. Quelques secondes s'écoulent... Puis, de nouveau, un bruit.

Une peur glacée se love au creux de mon ventre comme un minuscule serpent venimeux.

Demain, on me trouvera morte de terreur...

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

L'oasis

Fils de guerre

Miée

Les yeux de Rose Andersen

Maestro !

Be safe

Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille

(recueil de nouvelles collectif)

L'attrape-rêves

Itawapa

Un monde sauvage

Collection BELLES VIES

Charlemagne

Marie Curie

© 2001, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2001

ISBN 978-2-211-22846-6

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr